

La beauté du geste de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano: leur première création à la tête du CDN des 13 vents à Montpellier

La scène est au milieu, blanche comme une feuille. Elle coupe le public en deux parties égales. Les acteurs se préparent à entrer, à faire défiler les rôles, à coudre les silhouettes du temps, à sonder les forces en présence. Une pièce s'engage. Ils y jouent les forces de l'ordre, des CRS : exercices, gestes simples et métaphysiques de l'ordre à maintenir, jusqu'à ce que la pensée dérape. Si bien qu'un procès les attend, avec témoins et magistrats, un procès où théâtre et jugement s'exposent l'un à l'autre, un procès où les acteurs, faute de comparaître, combinent encore les apparences.

Ce qu'on fait, c'est un travail de troupe, au sens où des gens, armés des pratiques qui sont les leurs, pensent, dialoguent, travaillent ensemble au rythme de cycles de création s'étendant sur plusieurs années. Ces cycles partent d'un motif qui insiste dans nos existences, que nous percevons obscurément au fil des transformations historiques, comme une chose embarrassante dont nous ne savons pas quoi faire. Comme le Graal dans les romans de chevalerie : personne ne sait vraiment ce que c'est, sinon qu'il promet une aventure, et sûrement quelques épreuves. Alors on se met en route, ensemble mais chacun dans son champ (mise en scène, écriture, jeu, lumières, scéno...). On n'écarte pas la contradiction. Souvent, nos accords sont faits de désaccords. C'est une sorte de lutte. Entre l'idée et la matière. Et de cette lutte naissent des formes, qui jalonnent le chemin. Avant la prochaine bifurcation. Il n'empêche, ça creuse un sillon. Ça fait sortir de nouveaux poèmes, de nouvelles relations entre les acteurs et le public, entre un mot et un geste, un temps et un espace. C'est là que le théâtre peut inventer. Quand il parvient à créer entre ces éléments d'autres types de relations que celles qui règlent le scénario de l'obéissance quotidienne, alors des transformations s'opèrent pour les gens, discrètes sûrement, mais décisives.

Nathalie Garraud et Olivier Saccomano.

La beauté du geste

conception : Nathalie Garraud et Olivier Saccomano

écriture : Olivier Saccomano

mise en scène : Nathalie Garraud

jeu : Mitsou Doudeau, Cédric Michel*, Florian Onnéin*, Conchita Paz*, Charly Totterwitz*

scénographie : Jeff Garraud

costumes : Sarah Leterrier

lumières : Sarah Marcotte

son : Serge Monségu

* Troupe Associée au Théâtre des 13 vents

production : Théâtre des 13 vents CDN Montpellier

coproduction : Maison de la Culture d'Amiens- Pôle Européen de production, Châteauvallon- Scène nationale, Les Scènes du Jura - Scène nationale, Les Halles de Schaerbeek - Bruxelles

avec le soutien de La Vignette - Scène conventionnée Université Paul-Valéry Montpellier III, du Bois de l'Aune - Aix-en-Provence, du T2G - CDN de Gennevilliers, des Rencontres à l'échelle- Friche la Belle de Mai- Marseille.

durée 2h30 (sous réserve)

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

date 01 septembre 2019
titre Midi Libre

théâtre

La beauté du geste

de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano

03/10 > 18/10/2019 - CDN MONTPELLIER

PAR THOMAS ANCONA-LÉGER |



© La beauté du geste de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. p. Jean-Louis Fernandez



Une traverse blanche découpe le public en deux. Au milieu, les acteurs, exposés sous toutes les coutures, et de part et d'autre, le public qui se regarde en miroir. Avec ce dispositif original, les deux metteurs en scène développent une fresque en trois actes sur l'autorité et sa rhétorique. Partant d'une répétition, les acteurs se meuvent en CRS avant d'être jugé par un tribunal pour « trouble à l'ordre public ». Dans cette mise en abîme du simulacre, le théâtre attire à lui les grandes institutions avec, peut-être, l'espoir d'en destituer la violence intrinsèque.

VOIR LE SITE

[du CDN de Montpellier](#)



La Beauté du geste d'Olivier Saccomano, mis en scène par Nathalie Garraud



D'OLIVIER SACCOMANO / MES NATHALIE GARRAUD

Olivier Saccomano et Nathalie Garraud livrent leur dernière création, *La Beauté du geste*. Le nouvel opus des deux co-directeurs du Théâtre des 13 Vents et de leur troupe mêle étroitement art théâtral et questions politiques, dans un dispositif bifrontal.

Comment est née *La Beauté du geste* ?

Olivier Saccomano : De deux états d'urgence. Celui déclaré par l'État français en novembre 2015, pour la première fois sur l'ensemble du territoire depuis la guerre d'Algérie, et celui qui était le nôtre à ce moment-là, dans notre aventure de troupe : un certain désarroi, qui nous imposait d'entrer dans un labyrinthe où se croisaient nos existences historiques, le travail de notre art, les rôles que l'époque faisait naître sous nos yeux. La pièce est née de cette conjonction et de cette errance qui, partant de nos pauvres corps de théâtre, a attiré à elle les grands corps de l'État (la police et la justice).

« LE DÉSIR EST SÛREMENT LÀ D'UN THÉÂTRE *DISSENSUEL*, EN ÉCART À LA DOMINATION DE LA COMMUNICATION ET DE LA CONSOMMATION CULTURELLES. »

Comment avez-vous découpé le texte ?

O.S. : Au départ, nous avons une structure fantôme en trois mouvements : les acteurs sans pièce, une pièce jouée par ces acteurs, et un procès intenté à ces acteurs pour avoir joué cette pièce. Mais nous ne savions pas encore quel serait le sujet de la pièce, son point névralgique. Il est apparu au cours du travail, dans une scène où un acteur, portant un costume de CRS, prononçait la phrase d'*Hamlet* : « *Le siècle est détraqué. Ô destin maudit qui m'a fait naître pour le remettre en ordre* ». La pièce s'est construite à partir de ce rôle (un gardien de la paix CRS) et de cette question (quel ordre s'agit-il de maintenir ?). Depuis, la logique des mouvements s'est troublée, on passe d'un plan à un autre comme d'un rêve à un autre : acteurs, CRS, magistrats, spectateurs, prévenus... et la réalité se creuse, en écart à elle-même.

Avons-nous besoin, plus que jamais, d'un théâtre politique ?

O.S. : Depuis un moment, l'expression « théâtre politique » a été neutralisée par son usage apolitique. Par contre, si la politique est le travail du *dissensus*, le désir est sûrement là d'un théâtre *dissensuel*, en écart à la domination de la communication et de la consommation culturelles. Un théâtre qui ne se laisse pas réduire à un « objet » ou à des « besoins », et dont les formes sont travaillées par des batailles, des ténacités, des sensibilités inconnues, des risques dans lesquels s'engagent (et parfois les uns contre les autres) acteurs, écrivains, metteurs en scène, producteurs.

Pourquoi avoir choisi un dispositif bi-frontal ?

O.S. : L'espace est la première chose que décide Nathalie. C'est une sorte d'axiome à partir duquel elle construit ensuite les structures de jeu. Le bi-frontal, ici, concentre l'attention sur les acteurs. C'est un espace assez dur, qui est celui des défilés (de la mode et des armées) où une minorité est exposée aux regards. Le public y est aussi divisé, mis en miroir. Ce n'est pas la même chose d'être derrière un cordon de CRS ou face à lui, de se retrouver face à un juge ou face à un prévenu. Le bi-frontal permet de travailler matériellement ces renversements : selon la position des acteurs, le public est transporté d'un côté ou de l'autre de la frontière.

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

laGazette

DE MONTPELLIER

date 3 octobre 2019

titre La Gazette



CRÉATION

Quand théâtre et État "frictionnent"

► **L'enjeu est de taille** pour Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Pour leur deuxième saison à la tête du Centre dramatique national (CDN), le couple présente sa première création montpelliéraine, *La Beauté du geste*, à partir de jeudi 3 au théâtre des Treize vents. Le projet date de 2015. "Nous avons commencé à y travailler quand le pays était sous état d'urgence, pour la première fois depuis la guerre d'Algérie, explique Nathalie Garraud. Nous nous sommes interrogés sur ce que ça nous demandait à nous, artistes." Devant un public divisé en deux blocs, de part et d'autre de la scène, cinq acteurs se demandent comment travailler sur ce sujet et inventent un groupe de CRS sans grade. Les comédiens sont ensuite jugés pour avoir participé à cette réunion théâtrale. CRS et juge d'instruction "ne sont pas directement des "personnages d'État", mais des "apparitions" de l'État", explique Olivier Saccomano. "Costumées, impersonnelles, elles laissent prise à un théâtre qui joue avec les symboles, les fantasmes du temps."

Ici, le théâtre et l'État "frictionnent", selon le mot du duo Garraud-Saccomano. Le résultat ? Une "farce, macabre ou vivifiante", estime-t-il.

Mélanie Bulan

Du jeudi 3 au samedi 5, du mercredi 9 au samedi 12 et du mercredi 16 au vendredi 18 à 20h au théâtre des Treize vents, domaine de Grammont. Tél. 0467992500. Entée: 22 € (16 €).

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

Midi Libre

Date 3 octobre 2019

titre Midi Libre

Des CRS sur les planches

THÉÂTRE "La Beauté du geste" est la première création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano pour le CDN des 13 Vents à Montpellier.

La Beauté du geste à l'affiche à partir de ce jeudi au Théâtre des 13 Vents est la première création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano depuis leur arrivée à la tête du Centre dramatique national de Montpellier. L'an dernier, le couple avait présenté une reprise d'*Othello, variation pour trois acteurs*, créé avec succès en 2014 au Festival d'Avignon. Ce spectacle itinérant est toujours en tournée cette saison aux 13 Vents.

La Beauté du geste, présenté en ouverture, est un moment important pour Olivier Saccomano, auteur du texte, et Nathalie Gar-

raud, réalisatrice de la mise en scène. Une première version peu convaincante, en deux épisodes, avait été programmée à La Vignette, avant leur nomination au CDN de Montpellier. Mais le spectacle a été entièrement revu et étoffé d'un troisième volet.

Magistrats

« L'idée nous est venue en 2015 quand l'état d'urgence a été décrété, après les attentats terroristes. Ça n'était plus arrivé depuis la Guerre d'Algérie », explique Olivier Saccomano. Lui et sa complice ont eu envie de confronter deux grands corps

de l'État, la police et la magistrature, avec l'univers du théâtre qui agit comme un révélateur, comme une loupe grossissante, dévoilant « des choses inattendues ».

La beauté du geste montre des acteurs en répétition jouant des CRS puis des magistrats, reproduisant des manifestations, un procès. « Ce n'est pas une critique ou une énonciation mais une friction » ajoute Olivier Saccomano.

J-M.G.

> Théâtre des 13 Vents jusqu'au 18 octobre (20 h). 13vents.fr



Des acteurs immergent les CRS dans l'univers du théâtre.

DR

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

date 5 octobre 2019

titre Lokko.fr



Entre CRS beckettians et brillant procès du théâtre, Garraud-Saccomano nous régale

par [Valérie Hernandez, journaliste](#) | Publié [5 octobre 2019](#) - Updated [6 octobre 2019](#)

« La beauté du geste » est la première création du couple Garraud-Saccomano depuis leur arrivée à Montpellier. Pièce sur l'homme-CRS suivie du procès de la même pièce : une « farce » à contre-emploi pour les nouveaux locataires du Centre dramatique national. Jusqu'au 18 octobre.

On dit souvent que gérer un CDN est un risque pour les artistes. Véritables usines à gaz [programmation foisonnante, missions nombreuses], l'institution est dévorante. Nathalie Garraud et Olivier Saccomano paraissent, eux, s'y bonifier. Leur troupe aussi.

On prend place dans un dispositif bi-frontal sur la scène des 13 Vents : le public est coupé en deux de part et d'autre par une bande scénique dans une représentation réversible. Les acteurs vont faire face de manière alternée aux uns et aux autres. C'est une petite jauge : 150 personnes. Une petite forme qui s'impose sous la signature des Garraud/Saccomano ayant choisi le proche et l'expérimental plutôt que le faste des représentations face aux fauteuils rouges.

CRS : idiots utiles

On retrouve les 5 CRS découverts en 2017 à La Vignette. C'était la première fois que le public montpelliérain découvrait les deux futurs patrons du CDN. A l'époque, la proposition avait été diversement accueillie. Elle paraissait signer un théâtre d'engagement, de gauche pour le dire vite. On entendait dire qu'un théâtre lénifiant, d'indignation vertueuse avait les clefs du domaine de Grammont.

Dans cette nouvelle formule, ils prennent tout le monde à contre-pied. D'abord, leurs CRS ont des états d'âme. Si la pièce a été conçue en plein état d'urgence (« le premier depuis la guerre d'Algérie »), elle précède les Gilets jaunes. Revue à la lueur de la coriace révolte française, elle rend leur propos encore plus iconoclaste. « La beauté du geste » pense à contre-courant : malgré leurs casques, leurs combinaisons noires de robocop, les forces de l'ordre font de la peine. On les entend souffler, gémir, on voit la sueur perler. Après les combats à mains nues de l'entraînement, c'est la restitution de la longue attente devant les émeutiers. « *On écoute et on se montre comme à l'opéra. On fait les vaches, on respecte les rêves des gens, on ne juge pas, on laisse monter la plainte* ». Les mains dans le dos, les honnies compagnies républicaines de sécurité sont les marionnettes spectrales, les idiots utiles d'un commandement de l'absurde (« *Et s'il n'y avait personne au bout de la chaîne ?* »). C'est mutique et dense comme du Beckett. Une jambe de femme s'échappe de l'uniforme, tente une valse. Ambiance trans et bas résille dans la caserne. Osé.

Un procès hilarant du théâtre

A la première partie qui se joue dans l'obscurité succède une seconde séquence très enlevée -et dans la lumière- où sont jugés tous les protagonistes : acteurs et spectateurs. Un concepteur de jeu vidéo bio [hilarant prototype d'un startupeur montpelliérain des industries culturelles et créatives], la mère d'un acteur, un spectateur bègue, la productrice du spectacle, un policier des Renseignements généraux. Pièce insidieuse, message douteux, affaire d'état : c'est un procès du théâtre qui suggère à Olivier Saccomano, à l'écriture, quelques morceaux de bravoure. Un peu débordé par sa propre éloquence : cela dure plus de 2 heures et demi. Sa langue, brillante, érudite, a des accents classiques, tout en élaborant une critique radicale du monde et à la fois chatoyante et enrichie de tous les jeux d'illusions shakespeariens. Jetant le trouble sur les apparences, il revient sur l'étiquette de populo-gauchisme qu'il s'emploie à décoller de son front.

Formidable réflexion sur le théâtre qui emprunte à tous les genres, frôlant [qui l'eût cru ?] le boulevard... Et s'offre une incursion vers le cinéma avec un Godard aux sentences génialement fumeuses qui dynamitent le plateau. Et surtout, cette surprise : « La beauté du geste » est drôle ! Exploitant un registre humoristique tout à fait inédit dans leur répertoire, Nathalie Garraud à la direction d'acteurs obtient beaucoup de ses acteurs qui nous régale. Presque un peu en sursis dans la fébrilité et l'enthousiasme de cette première du 3 octobre. Une nouvelle saison qui commence très bien.

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

date 7 octobre 2019

titre UBU Scènes d'Europe / European
Stages

UBU
Scènes d'Europe
European stages

À voir : « La Beauté du geste » au Théâtre des 13 vents à Montpellier (jusqu'au 18 octobre 2019). Jusqu'où peut aller un acteur ? Quelle est sa responsabilité par rapport au rôle qu'il endosse ? Quelle est la responsabilité des spectateurs qui assistent à une pièce de théâtre ? Peut-on censurer une œuvre d'art ? Quels sont les rapports entre le théâtre et le politique ? Ce sont quelques-unes des questions que soulève « La Beauté du geste » de Nathalie Garraud et d'Olivier Saccomano. C'est leur première création en tant que Directeurs du centre dramatique national de Montpellier, et ils font fort. Pendant près d'une heure et demie, les acteurs de la Troupe associée au théâtre endossent l'uniforme de CRS et nous font vivre avec réalisme leur quotidien professionnel : manifestations, entraînement au tir, désaccord avec d'autres policiers, bagarre avec un gardien de la paix, échanges crus sur leur métier... Même s'il nous arrive de rire, on est troublé parce qu'il y a une résonance très forte par rapport à l'actualité récente. Puis, rupture de ton, théâtre dans le théâtre, on assiste au procès de la pièce qu'on vient de voir sous forme d'une farce parodique très drôle : les prévenus sont les acteurs qui ont joué les CRS. Les témoins, ce sont les spectateurs qui ont assisté à la pièce. Nos cinq acteurs (Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz, Charly Totterwitz) jouent tous les rôles : le Président, le Procureur, l'Avocate et les différents témoins. Il leur faut trente secondes pour changer de costume (sous nos yeux), prendre une autre voix, camper avec le même brio un autre personnage. Ils sont incroyables. Le dispositif scénique bi-frontal imaginé par Nathalie Garraud est ingénieux, efficace. Ça s'enchaîne très vite. Le propos d'Olivier Saccomano est osé, brillant. On a même droit, durant le procès, à une incursion de Jean-Luc Godard. On rit. Mais, à la fin du spectacle, on se retrouve seul face à nos interrogations. C.B.
<https://www.13vents.fr/> Photos: Jean-Louis Fernandez

Chantal Boiron

Critique - Théâtre - Montpellier

La beauté du geste

Fresque réflexive

Par Cécile STROUK Publié le 7 octobre 2019

Comment parler, au théâtre, du théâtre et de ses enchevêtrements intimes avec l'ordre, la justice et la politique ? Récit d'une fresque sociale découverte le temps d'une longue soirée au CDN de Montpellier. Entre éblouissement, stimulation, questionnement et dépossession.

« La beauté du geste ». Voilà une expression que j'utilise à l'envi pour désigner mon activité bénévole de critique théâtrale : je la fais pour le plaisir des yeux, pour le frisson de la tête et pour la joie de laisser ma plume errer librement. Aussi, lorsque j'apprends qu'une pièce du même nom se joue au CDN de Montpellier, je m'y rends sans hésiter, histoire de voir comment d'autres s'approprient cette expression.

Ce soir-là, dans le sud de la France, l'été indien irradie la route qui nous emmène au domaine de Grammont où se trouve, parmi le château et un complexe sportif, le théâtre des 13 vents. Cet ancien chai réaménagé en lieu de création propose sa toute première création, imaginée par les codirecteurs du lieu : Olivier Saccomano à l'écriture et Nathalie Garraud à la mise en scène. Lorsque l'on arrive au moment d'un somptueux coucher de soleil en terrasse, on sent bien, derrière la convivialité du lieu, une certaine tension. Face à un public éclectique venu aussi nombreux, c'est bien normal. Puis, il faut dire que le pari est de taille. Le sujet : les CRS et la justice. La durée : 2h40. Garder en haleine un public pendant un temps aussi long relève, d'une certaine manière, du miracle. Eh bien, ce miracle a bel et bien eu lieu sur l'espace bi-frontal conçu pour l'occasion au CDN.

Mise face à lui-même, le public s'installe dans un dispositif séparé par une scène traversante. Délimitée par deux impasses situées aux extrémités gauche et droite, cette route - ou plutôt cette tranchée - s'impose comme un lieu d'expression protéiforme. D'entraînement, de joute, de réflexion, de meurtre, de tension, de procès, de jugement. Bref, un carrefour ouvert sur le monde qui va accueillir trois espèces humaines différentes à travers trois tableaux.

Peinture de l'ordre

Un premier tableau laconique consacré aux turpitudes de la vie des comédiens. Ils se plaignent de l'aveuglement des projecteurs, de la surexposition au regard de l'autre, de leur propre fracture identitaire. L'agression est telle qu'ils portent tous des lunettes de soleil pour se protéger. Puis, la peinture, dont les teintes s'obscurcissent peu à peu, glisse vers une autre espèce humaine en souffrance, elle aussi contrainte de paraître, contrainte d'attendre des directives pour agir : les CRS. Ces gardiens de la paix aux avant-postes des manifestations vivent un quotidien difficile, éprouvés par l'ennui d'un silence figé, emmurés dans un regard scrutateur qui ne sait plus ce qu'il regarde et robotisés dans des gestes d'auto-défense répétés à l'infini. Tellement coincés qu'ils finissent par faire implorer leur propre unité.

Derrière les costumes, les armes, les exercices d'entraînement et les postures, les âmes sont perdues, esseulées ; les dialogues isolés, vains, sans échos autres que le rejet, la colère ou la violence. Les fumigènes ajoutent encore à ce vide psychique porté par cinq comédiens excellents. Pendant 1h30 hors du temps, ils mettent leur voix, leurs corps, leurs tensions et leur silence au service d'une peinture hyper-réaliste d'un corps abîmé. Atrophié.

Peinture de la justice

Et, soudain, comme une scène avignonnaise que l'on viendrait ranger à la va-vite pour accueillir un nouveau spectacle, les comédiens changent radicalement de rôles pour incarner un autre corps étatique : la justice. À travers la reconstitution volontairement négligée d'une salle d'audience, ce troisième temps oppose le théâtre et l'État à travers le procès du tableau précédent. Comparution et mise en abîme immédiates. La justice se réunit pour accuser ce qu'elle estime être une « provocation à la désobéissance » et un « trouble à l'ordre public ».

Dans ces nouveaux rôles, un juge plus ou moins impartial qui s'installe auprès des spectateurs pour rythmer, de sa voix sonore, les séances et porter les sanctions ; un avocat nerveux qui vilipende l'insolence du théâtre, impunément autorisé à tout faire et tout dire ; et une avocate aguicheuse qui tente de défendre la liberté de parole. À la barre, des prévenus fantasques qui tentent de justifier leur présence parmi nous ce soir : une femme qui tremble, un homme bègue, une adolescente insolente, une vieille dame parano, un prof des universités perché, etc. Au travers d'exercices de transformisme brillant soutenus par une vaste panoplie de costumes et de fréquentes envolées rhétoriques, nous assistons à un procès haut-en-couleurs qui dynamitent la gravité du deuxième tableau. Comme une rupture nécessaire.

Peinture de la réflexivité

C'est drôle, vivant, vibrant, étonnant. Tout est déconstruit, mis en perspective, questionné : le théâtre, la justice, la police, la création, l'interprétation, la fiction, la réalité. Au-delà d'un procès, nous assistons à une brillante leçon de philosophie contemporaine qui toutefois, donne la sensation de prendre le public en otage. N'ayant pas eu le temps d'analyser ce qui s'est passé pour nous face aux CRS, nous sommes devancés dans notre propre regard critique. Ce procès, pourtant truculent, nous laisse dans un état d'hébétude étrange. Doit-on les féliciter de nous avoir offert une lecture si immédiate, exhaustive et sans appel de la justice et du théâtre ? Ou doit-on regretter d'avoir troublé - pour ne pas dire dérobé - à ce point notre vision du théâtre, de l'ordre et de la justice ?

Si *La beauté du geste* relève d'un formidable exercice de style littéraire et scénographique, l'ambiguïté de l'intention finale crée un malaise étrange et pénétrant.

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

date 8 octobre 2019
titre UBU Scènes d'Europe
European Stages

UBU
Scènes d'Europe
European stages

La Beauté du geste : peut-on rire de tout ?

Par Chantal Boiron

Jusqu'où peut aller un acteur ? Quelle est sa responsabilité par rapport au rôle qu'il endosse ? Et quelle est la responsabilité des spectateurs qui assistent à une pièce ? En regardant jusqu'au bout un spectacle dit « polémique », sans protester ni sortir de la salle, ne se font-ils pas les complices de l'auteur et du metteur en scène ? Est-on davantage responsable quand on a payé sa place ou quand on a été invité ? Peut-on censurer une œuvre d'art ? Mais peut-on rire de tout ? Quels sont les rapports entre le théâtre et le politique ?

Ce sont quelques-unes des très nombreuses questions que soulève *La Beauté du geste* de Nathalie Garraud et d'Olivier Saccomano. C'est leur première création en tant que Directeurs du Théâtre des 13 Vents, Centre dramatique national de Montpellier, où ils ont succédé à Rodrigo García en janvier 2018. Et, c'est un geste fort.

Au cœur du spectacle, il y a les acteurs. Nathalie Garraud et Olivier Saccomano sont arrivés à Montpellier avec quatre comédiens qui travaillent avec eux depuis longtemps, qui ont fait partie de la Compagnie du Zieu. Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz et Charly Totterwitz constituent désormais la Troupe associée au Théâtre des 13 Vents. Avec Mitsou Doudeau, ils sont les interprètes de *La Beauté du geste*. Leur complicité explique en partie pourquoi le spectacle fonctionne aussi bien. Jamais durant la représentation, on ne perdra de vue que ce sont des comédiens qui sont devant nous et que nous sommes au théâtre. Nathalie Garraud a imaginé un dispositif bifrontal où les spectateurs font face aux acteurs, et se font face. Entre les deux blocs de rangées, c'est l'aire de jeu sur laquelle les comédiens ont déroulé une sorte de toile blanche, comme la neige. À une extrémité, un mur de spots fortement éclairés. À l'autre extrémité, un petit bosquet d'arbres sans feuilles.

Au cours d'un Prologue, un peu long, les acteurs nous donnent les règles du jeu : ils vont jouer des policiers. En effet, on les voit enfiler des uniformes de CRS avec cagoule, casque et matraque. Pendant près d'une heure et demie, ils nous font vivre avec un réalisme le quotidien professionnel des « compagnies républicaines de sécurité » : manifestations, jets de grenades de gaz lacrymogène, entraînement au tir mais aussi tensions, désaccords avec d'autres policiers, bagarre avec un gardien de la paix, échanges crus sur leur métier etc. La violence est tangible. Lorsqu'ils se tiennent statiques devant nous, pour quiconque a participé un jour ou l'autre à une manif et s'est retrouvé face à un mur de CRS impassibles et déterminés, l'impression est saisissante. Et s'il nous arrive de rire, parce que la situation provoque le rire (et qu'une valse de Chopin rend la chose encore plus comique), on est troublé parce qu'il y a une résonance très forte par rapport à l'actualité et aux événements récents.

Dans la seconde partie, il y a une totale rupture de ton. Théâtre dans le théâtre, on assiste au procès de la pièce qu'on vient de voir sous forme d'une farce parodique. Les prévenus, ce sont les acteurs qui ont joué les CRS, la productrice du spectacle etc. etc. Les témoins, ce sont les spectateurs qui y ont assisté. Nos cinq comédiens vont incarner tous les rôles : le Président du tribunal, le Procureur, l'Avocate, les différents spectateurs qui témoignent à la barre : entre autres, le spectateur qui bégaye, la grosse Dame, la lycéenne, une femme russe etc. Il leur faut trente secondes pas plus pour changer de costume, prendre une autre voix, camper avec le même brio un autre personnage. Ils sont incroyables. Jamais ils ne caricaturent ni ne ridiculisent leurs personnages. Ils incarnent des gens sincères, « naïfs », à prendre au premier degré, et pour lesquels nous pouvons éprouver une forme d'empathie. Le brave spectateur qui témoigne à la barre, cela pourrait bien être « nous ». Et puis, chez nos acteurs, le plaisir du jeu est évident. Dans la farce, il faut être bon et aller vite. Le dispositif scénique imaginé par Nathalie Garraud s'avère ici encore plus efficace. Le Président s'est installé parmi le public. L'Avocate des spectateurs fait face au Procureur. Entre les deux, la barre où nos témoins viennent déposer, face au Président. On pourrait trouver une dimension brechtienne à ce procès intenté par le ministère public à « une manifestation subventionnée par le ministère de la Culture ». Le rire est « un geste social » nous a appris Bergson. Et, le rire amène très souvent à une prise de conscience.

Le propos d'Olivier Saccomano est osé, brillant. Il vise juste car l'auteur s'est beaucoup renseigné, beaucoup documenté pour imaginer les différents protagonistes. Il le fallait. En effet, c'est de l'Ordre et de la Justice qu'il est question. Une avocate présente le soir où nous avons assisté au spectacle nous disait que le Président pourrait être tout à fait l'un de ceux qui œuvrent au Palais de Justice. Un des moments les plus savoureux, c'est lorsque la Greffière qui n'a pu assister aux auditions des témoins débarque et réclame qu'on reprenne l'audience depuis le début. Puisqu'elle n'était pas là et qu'elle n'a pas pris de notes, rien n'a de valeur : « Si je n'écris pas, je n'existe pas ». Joli plaidoyer pour les Greffiers. Jolie performance d'actrice. Une fois son discours sur la nécessaire présence des greffiers achevé, et que les auditions reprennent, la voilà qui écrit et répète, comme un perroquet, chaque mot prononcé à la barre. Jusqu'au bout, greffière zélée, elle continuera d'écrire.

Des figures réelles du monde de l'Art sont convoquées... comme pour apporter une sorte de « légitimité intellectuelle », ou alors par « auto-ironie » ? On se réfère à Kierkegaard. On cite longuement le philosophe danois qui justement dit dans *La Reprise* : « Nul effet ironique dans la farce, tout y est naïveté ; aussi le spectateur se retrouve seul à seul et doit payer de sa personne. Au demeurant la naïveté de la farce est si illusoire que le spectateur cultivé ne saurait s'y comporter naïvement. Il puise, dans son propre rapport à la farce, une grande part de son amusement. » On aura même droit, durant le procès, à une intervention de Jean-Luc Godard qui a pris la place de l'Avocate : « N'est pas artiste qui veut ». Voilà une boutade à méditer.

On rit. On rit des performances des acteurs. On rit du burlesque des situations. Mais, à la fin du spectacle, on se retrouve « seul à seul » comme le spectateur de Kierkegaard, face à nos interrogations.

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

date 14 octobre 2019

titre L'œil d'Olivier

Confusions réflexives, idéaux (re)composés

Published on 14 octobre 2019 14 octobre 2019

Première création du duo Garraud-Saccomano, depuis qu'ils sont à la tête du théâtre des 13 vents à Montpellier, *La Beauté du geste* est une fable politique, une fresque sociale qui interroge un monde en état d'urgence. Porté par des comédiens vibrants, le spectacle déborde de toute part avec son lot de fulgurances et de confusions. Un ovni théâtral un brin long mais dont la force réside dans ses imperfections.

La salle est totalement vide, un grand rideau rouge cache la scène. C'est derrière que tout se passe. Des gradins ont été installés de chaque côté encadrant un espace de jeu où déjà les cinq comédiens se débattent contre un éclairage des plus agressifs. Ils invitent les spectateurs à s'installer, à les rejoindre au plus vite. Cette lumière aveuglante, malgré leurs lunettes de soleil, n'est plus tolérable. Il faut agir au plus vite. Les derniers arrivants n'ont que le temps de s'asseoir que le vent de révolte gronde. Le peuple est dans la rue. L'état d'urgence est déclaré.

Dans ce monde qui s'effrite, où tout va à vau l'eau, quel est la place de l'acteur ? Ainsi commence le spectacle imaginé par le duo **Olivier Saccomano** à l'écriture – **Nathalie Garraud** à la mise en scène. Que faire quand on est sous le feu de la rampe ? subir ou lutter. Ni une, ni deux, alors que s'écoule la longue litanie d'une comédienne en proie aux doutes, la résistance fourbit ses armes et obstrue à l'aide de planches, de portes, de tableaux, ces trop ardents projecteurs. Tout comme Paris en 1832, des barricades s'élèvent sur le plateau contre un pouvoir oppressif, répressif.

Face à l'insurrection, pas le choix, les compagnies de CRS sont mobilisées. Mais quels sont les états d'âme de ces hommes, de ces femmes ? La pièce imperceptiblement a basculé. On est de l'autre côté, celui du maintien de l'ordre. Un étrange ballet se met en place autour des variations possibles pour lutter efficacement contre les manifestants trop zélés, les mettre à terre, les empêcher de nuire. Loin de toute caricature, de toute velléité de brocarder la profession, c'est une plongée au cœur de ces corps impassibles, en lutte intérieure permanente, entre leur devoir, leur obligation et leur propre conviction. L'explosion n'est pas loin. Elle affleure. Abimés, éreintés, ils disent leur souffrance, leur turpitude, leur incapacité à parler, à échanger, à continuer. La mise en perspective lente, longue mais salvatrice, remet en place les choses et rappelle que derrière la fonction, il y a un être de chair, de sang, un cœur qui saigne, pleure et palpète, que l'unité n'est qu'apparence.

Qu'en est-il du droit de réserve ? Le théâtre peut-il s'emparer d'un tel sujet, le mettre en scène ? Seul un tribunal peut trancher. Pris en otage, le public est cité à comparaître. En acceptant de voir un tel spectacle éminemment politique, il est forcément complice.

Mettant en abîme le théâtre, la représentation scénique, les deux nouveaux directeurs du théâtre des 13 vents questionnent notre société au bord de l'implosion. Bien sûr, le propos est parfois confus, il suit plusieurs pistes de réflexions, il interroge un monde en plein repli identitaire, il n'est pas figé, se perd en digressions et s'étire à l'envi. Mais il faut voir plus loin, se laisser emporter par *La beauté du geste*, celle de ne pas crier avec les loups, d'aller bien au-delà de la surface, d'accepter les imperfections, les fausses routes, les ratés, de ne rien figer, de laisser à chacun sa liberté de penser.

Derrière cette fresque fleuve, sociale et politique, parfois bancale, il y a avant tout une histoire de troupe, d'acteurs. Sous la férule de **Nathalie Garraud**, ils sont tous impeccables, remarquables. Échangeant leur rôle, passant d'un personnage à l'autre, se changeant à vue sur scène, ils volent, virevoltent, envahissent l'espace, l'habitent : Incroyable **Mitsou Doudeau** en comédienne russe, en jeune rebelle, épatant **Cédric Michel** en juge borné, lumineux **Florian Onnéin** en avocate zélée, en champion d'échecs, irradiante Conchita Paz en grosse dame, en procureuse réac, éblouissant **Charly Totterwitz** en **Godard**. Prenant à bras le corps, l'écriture au plateau d'**Olivier Saccomano**, ils insufflent à l'ensemble une force, une puissance, faute de lui donner une cohérence. Ils en sont le fil conducteur, la matière première. Chapeaux les artistes !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

La Beauté en manque de sens

15 octobre 2019/dans [À la une](#), [Aix en provence](#), [Amiens](#), [Bruxelles](#), [Les critiques](#), [Lons le Saunier](#), [Montpellier](#), [Moyen](#), [Théâtre](#) /par [Caroline Chatelet](#)

Aboutissement d'un travail d'écriture et de recherche débuté il y a trois ans, *La Beauté du geste* conçu par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano convainc plus par ses acteurs que par son propos.

Pour atteindre l'espace où se joue *La Beauté du geste*, les spectateurs traversent la grande salle du théâtre. C'est, en effet, à l'arrière de la scène, de l'autre côté du rideau séparant celle-ci des gradins déserts que se donne **la première création signée par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano en tant que directeurs du Centre dramatique national de Montpellier (la première réalisant la mise en scène du texte, le second l'écriture)**. Justifié par le dispositif en bi-frontal, ce choix opère déjà comme un révélateur : nous sommes là dans un théâtre à l'os, centré sur le corps et la langue de ses interprètes ; un théâtre, enfin, qui va jouer à loisir des relations qu'il peut instaurer avec les spectateurs.

Déjà au plateau, leur espace de jeu délimité par les deux gradins, les cinq acteurs (Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz), dont quatre constituent la troupe associée au Théâtre des 13 vents, accueillent les spectateurs. Ils vont et viennent, électriques, leurs lunettes de soleil leur permettant d'affronter les lumières aveuglantes situées d'un côté de l'espace de jeu – l'autre côté étant occupé par une forêt d'arbres morts masquée pour partie par un amas de planches diverses. Évoquant certains agencements du Théâtre du Radeau, cet amas va disparaître au fil du prologue, l'espace être modestement et efficacement reconfiguré : après avoir évoqué le contexte d'origine de ce spectacle – **la sidération et les interrogations suscitées par l'État d'urgence** – les comédiens préparent le spectacle à venir. Ils masquent à l'aide des panneaux les lumières puis se changent, seule Conchita Paz continuant dans un monologue à évoquer le cheminement ayant mené à leur personnage.

Leur personnage, ils y arrivent. **Et dans l'atmosphère sombre, crépusculaire préparée, les acteurs incarnent désormais des CRS.** Là, ils enchaînent les séquences, offrant comme un condensé de ce qui fait le quotidien de ces gardiens de l'ordre public. Entraînements, exercices de luttes, assauts, positions d'attente face à de supposés manifestants – « joués » par le public. **Qui aura déjà vécu lors de manifestations cette situation de face à face ressentira ici la même angoisse sourde, amplifiée par l'obscurité.** Impassibles, se tournant régulièrement de part et d'autre de chaque gradin, les CRS nous tiennent tête dans un ballet minutieusement réglé assez glaçant. De leurs discussions à bâtons rompus, il ressort l'ennui lié à leur tâche, des interrogations sur leur rôle, des considérations sur ceux qu'ils affrontent, etc. Certains se révèlent racistes, tandis que d'autres lisent Apollinaire, et que d'autres sont passionnés d'échecs.

Comme nous sommes au théâtre, l'affrontement n'aura pas lieu avec les manifestants, mais au sein de leur propre troupe, et bientôt l'un d'eux met hors d'état de nuire ses comparses. Une fois la machine enrayée, tout peut arriver et dans une échappée fantasmagique assez confuse, les CRS incarnent d'autres figures, portent d'autres paroles, certaines mettant en doute leur mission. L'on croise Don Quichotte, un simple gendarme, ou, encore, le général de Gaulle (signataire de l'ordonnance confirmant en 1945 leur création), avant qu'une CRS n'annonce sa démission.

Après un prologue qui à vouloir tout dire complique plus qu'il n'explique, et cette deuxième partie inégale, parfois nébuleuse dans son propos, *La Beauté du geste* offre avec son troisième acte sa plus belle séquence. C'est à un tribunal que nous assistons, et pas n'importe lequel : celui-ci est chargé de juger les spectateurs ayant assisté au spectacle, considéré comme portant outrage à des personnes dépositaires de l'ordre public. Dans un contexte actuel ayant vu fin 2017 l'adoption de la « loi renforçant la sécurité intérieure et la lutte contre le terrorisme », dénoncée pour offrir une continuité de l'État d'urgence ; ou la promulgation en avril 2019 de la loi encadrant le droit de manifester (dite « anticasseurs ») et dénoncée par nombre d'organisations dont la Ligue des droits de l'homme, la possibilité d'un tel jugement ne semble pas si loufoque. D'autant que loin de questionner de manière moralisatrice ces enjeux de libertés publiques, ce tribunal révèle un génial moment de jeu farcesque, prestement mené par les comédiens – se grimant à vue pour passer d'un rôle à l'autre.

Parmi les spectateurs convoqués à la barre figure une femme ayant eu des places par un comité d'entreprise, une autre par ses voisines, un jeune homme spécialisé dans les industries créatives, etc. Cette galerie de portraits volontairement caricaturale donne le champ libre à l'interprétation des comédiens, qui déploient toute leur maîtrise. Le plaisir suscité se trouve amplifié par le dispositif bi-frontal : le juge étant installé dans les gradins (et changeant régulièrement de côté), les prévenus font face tantôt à une moitié du public, tantôt à l'autre. Pour les spectateurs, le rire naît, aussi, à la lecture des réactions sur les visages qui leur font face.

Ce sont ensuite la directrice du théâtre produisant le spectacle, puis un professeur des universités qui se succèdent à la barre, avant enfin que trois ultimes personnages prennent la parole : une comédienne porno russe, le grand joueur d'échecs russe Kasparov et Jean-Luc Godard. **Au fil de ces derniers prévenus, le rire s'émousse. Pour partie en raison d'un sentiment d'étirement de l'ensemble, contre laquelle l'écriture efficace de Saccomano (et sa connaissance subtile de la rhétorique judiciaire) ne peut rien.** Pour partie, également, parce qu'en dépit de la mécanique de jeu impeccable, l'ensemble tourne à vide, et n'évite pas les clichés (les deux personnages russes en tête). Pour partie, enfin, par le recours appuyé à certains propos ou à des références intellectuelles. Ainsi l'explication par la productrice du coût du spectacle, comme les citations du philosophe Søren Kierkegaard par l'universitaire – « *L'effet de la farce dépend pour une large part de l'activité créatrice du spectateur* » – se révèlent trop didactiques.

Surtout, la profusion de références – avec le final par Godard – étouffe plus qu'elle ne porte le propos, frôlant le risque de ne valoir que comme parapluie intellectuel. Et c'est bien sur la question du propos que le bât blesse. Passionnant par instants, saisissant par certaines de ces images, convaincant par sa démarche – interroger la question de la responsabilité de l'art, comme celle de la pérennité des libertés est on ne peut plus pertinent –, ***La Beauté du geste* demeure en l'état brouillon, incapable de se saisir pleinement de son sujet.** De ce travail scénique inégal, où la profusion de références, citations, positions ne clarifient pas un propos parfois trop diffus, l'on sort un peu sonné. Et si beauté du geste il y a bien dans l'art, la manière et le jeu, le sens du geste lui-même échappe pour l'instant encore au spectateur.

THÉÂTRE

Quand le théâtre se joue de l'État

Dans *La Beauté du geste*, jouée mercredi 9 aux Treize Vents, le duo Garraud-Saccomano s'interroge sur les rapports entre l'État et le théâtre.

Une farce. C'est ainsi qu'Olivier Saccomano et Nathalie Garraud, à la tête du Centre dramatique national (CDN) de Montpellier, définissent leur nouvelle création, *La Beauté du geste*, jouée mercredi 9 au théâtre des Treize Vents. Sur scène, cinq comédiens s'interrogent sur leur rôle d'artistes pendant l'état d'urgence de 2015, sur ce "gouffre" qui font d'eux des "lapins pris dans les phares d'une voiture". Au fur et à mesure qu'ils exposent leurs réflexions, ils tentent de se protéger de la lumière crue qui les éblouit en camouflant les projecteurs avec tout ce qu'ils trouvent (portes, tableaux). Comme pour mieux se préserver de cet État-pieuvre qui les inquiète. Après tout, n'est-ce pas "le capitalisme (qui) a inventé le terrorisme" pour le renforcer ?

Clownesque. Une fois plongés dans la pénombre, ils revêtent leur costume de gardiens de la paix. La mise en abyme commence, très chorégraphiée et un peu longue. Montant la garde "entre Pôle emploi et

les salons de thé", les CRS questionnent leur "métier abstrait". Jusqu'à ce que l'un d'entre eux, plus nerveux que les autres, plonge dans une folie meurtrière.

Assis des deux côtés du plateau, au plus près de l'action, les spectateurs sont alors catapultés dans le procès des comédiens, accusés, en leur absence, d'avoir organisé "une réunion théâtrale" et incité "à la désobéissance". Cette transformation clownesque de la scène en tribunal permet aux acteurs de montrer toute l'étendue de leur talent. Les voilà qui changent constamment de rôle, s'asseyant parmi le public pour ajuster leur costume. Une myriade de personnages (la mère éplorée, la productrice intraitable, l'intellectuel vaporeux...) souligne cette truculente parodie de procès, dont se jouent les comédiens eux-mêmes dans une lettre lue par l'ensemble des personnages. Après tout, avaient-ils prévenu, ils continueront "comme (ils ont) commencé. Pour la beauté du geste".

Mélanie Bulan



PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Zibeline 18 octobre 19

Scène d'urgence

« C'était l'urgence ». Après les attentats, la France se retrouvait, pour la première fois depuis la Guerre d'Algérie, en état d'urgence. Les cinq acteurs de la pièce en train de se faire, là, sur le plateau devant nous qui sommes assis sur des gradins face à face avec l'autre moitié du public, relatent, mi stars derrière leurs lunettes de soleil éblouies par les lumières de la scène, mi rats de laboratoire (« on ne voyait pas ce qu'ils nous demandaient ») : où en sont-ils, de ce qu'il faut raconter, jouer, incarner ; de quoi sont-ils l'urgence ? Peu à peu ils se muent en CRS, avec l'attirail complet, les gestes (chorégraphiés, esthétisés, rythmés par un métronome), et surtout les mots. Ils se parlent, pendant qu'ils « gardent l'horizon ». Philosophes désabusés, garant d'une paix qui s'éloigne chaque fois qu'on s'en rapproche. Ça gronde, et pas seulement dans les rangs de ceux d'en face, les « Apaches ». Ça dérape, ça bascule, le soulèvement se propage, l'ordre public vacille et les consciences se surprennent à devenir nomades, passent



© Jean-Louis Fernandez

au-delà de l'horizon. Tout ne serait-il que théâtre ? Le voilà en état d'arrestation, les spectateurs appelés à la barre du tribunal, accusés d'être les complices de cette pièce subversive. Le texte d'**Olivier Saccomano** et la mise en scène de **Nathalie Garraud**, toujours cernant la place de la représentation, interrogeant la mission de théâtre public, plongent alors joyeusement dans le registre de la farce-jolie dédicace à Kierkegaard, cité par un directeur des études théâtrales loufoque à souhait. Les personnages défilent devant

le corps de la justice d'État, outranciers, démontrant dans une ronde de rôles, de costumes enfilés à vue du public, de postures, la jubilation de ce que représente l'acte de jouer. Chacun en prend pour son grade, avec une dose rafraichissante d'autodérision. Qui se donne en spectacle ? Qui en joue ? Quels rôles endosse-t-on dans cette représentation de démocratie ? La porte reste ouverte, et c'est réconfortant de savoir que le théâtre (avec Godard en renfort, impérial !) sera toujours une solution envisageable.

♦ A.Z. ♦

La Beauté du geste a été créé en octobre au Théâtre des 13 vents Centre dramatique national de Montpellier.



La beauté du geste

Peut-on condamner une troupe de théâtre pour avoir représenté des CRS sur scène ? *La Beauté du geste* de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano nous plonge dans un torrent de questions quant au rôle du théâtre, celui de l'État et sur les rapports qu'ils entretiennent.

Par Alice Fiedler publié le 20 oct. 2019

Au début, il y a l'ordre. La scène est propre, les gestes nets, précis. Puis l'éclat, la fumée... et tout part en vrille. Comme point de départ dystopique, un procès intenté par l'État contre une troupe de théâtre qui a eu le culot d'interpréter des CRS. On les accuse de « provocation à la désobéissance » et de « trouble de l'ordre public ». Au fur et à mesure, le jugement devient de plus en plus loufoque et s'emballe dans une dérive qui n'est pas sans rappeler la cérémonie du thé du Chapelier fou d'*Alice au pays des merveilles*.

Les acteurs sautent avec bravoure de rôle en rôle, tels les soldats d'une partie d'échec. Parvenus en bout de plateau, ils se métamorphosent à leur gré, et modifient leur stratégie devenant accusateur, accusé, avocat de la défense... Il est alors de plus en plus difficile de discerner qui est qui ; et ce brouillage contamine les autres repères de temps et de lieu, la frontière entre le rêve et la réalité. La scénographie exalte intelligemment les propos. Le public, scindé en deux, forme une frontière, une ligne fragile, au centre où déambulent les acteurs. Il s'agit d'éviter la création d'images scéniques pour se concentrer sur les paroles et les actes. Mettre en lumière est aussi un outil pour garder à l'ombre : à partir de là, tout se déroule devant les yeux du spectateur : la transformation du décor, les changements de costumes...

Une version précédente de la pièce comportait trois parties : d'abord les acteurs qui s'interrogent sur le sujet à adopter, puis le spectacle sur les CRS, et enfin le procès. Aujourd'hui elles sont condensées et insistent d'avantage sur les séquences consacrées aux CRS et au procès. Pour autant, le titre de la première partie, « l'instant décisif », marque encore toute la représentation. Il s'agit d'une citation du photographe Cartier Bresson, désignant la seconde où le doigt presse sur le déclencheur. Ce moment de décision, au cœur de l'action, dans les chamboulements d'une époque, déclenche une vague de conséquences et de responsabilités à assumer. Il n'est pas sans rappeler la définition que Nathalie Garraud et Olivier Saccomano donnent du théâtre : « une forme affectée par son époque ». À l'expression « théâtre politique », ils préfèrent celle de « théâtre dissensuel » : des gestes artistiques aussi subtils qu'explosifs, sans jugement moral, qui cherchent surtout à ouvrir la discussion.

Et des questions, *La Beauté du geste*, pièce en gestation depuis 2015, année de l'instauration de l'état d'urgence en France, en pose en rafale. Quel ordre s'agit-il de maintenir ? D'où viennent les ordres, se demandent les CRS déployés sur le terrain ? Les rouages de l'État ne ressemblent-ils pas à une pièce de théâtre, s'interroge quant à lui le président de la Cour ? Peut-on être trop proche d'une réalité pour parvenir à la représenter ? Rien n'est si simple, et la violence la plus pure prend bien plus souvent l'apparence d'une décision feutrée dans un couloir ministériel, qu'un corps-à-corps en plein centre-ville.

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier



date 22 octobre 2019

titre La Marseillaise en commun

THÉÂTRE / CRITIQUE :

À propos de *La Beauté du geste*. Création au Théâtre des 13 vents.

Texte Olivier Saccomano, mis en scène par Nathalie Garraud

Les termes beauté et geste eux-mêmes prolongent une interrogation artistique qui traverse la nuit des temps. On pourra y voir ici la beauté de ne pas se rassurer en continuant à faire du théâtre inconsistent et à le livrer au hasard de la vie, ou à le façonner conforme aux attentes d'un public. La beauté d'une pièce dont le travail débute dans un pays en état d'urgence, la France de 2015.

Mais quelle beauté ? Celle de « *cette conscience qui fait de nous des lâches* » fait dire Shakespeare par la bouche d'Hamlet. Celle d'une conscience de la nécessité, « *d'un réexamen du rapport entre le théâtre et l'État dans un siècle détraqué* », indiquent **Olivier Saccomano** et **Nathalie Garraud** qui entament leur seconde saison à la direction du **CDN de Montpellier**. Un geste, quel geste dans ce grand sommeil ? Le coup de matraque d'un gardien de la paix, le retournement d'un enfant dans son lit qui perturbe la constante apparence des choses...

Une mise en scène sans rideau qui s'ouvre, juste de la lumière. Les spectateurs se font face, de part et d'autre de la tranchée blanche. Ils sont séparés et visibles. Rien n'échappe au regard du créateur, quand à la séparation, elle a été et demeure le premier garant de notre aveuglement : « *Est-ce qu'on peut braquer une clarté dans les yeux de quelqu'un ?* ».

Le cercle d'influence se met en place sur le plateau. Des CRS, que des CRS, cinq CRS qui s'habillent puis s'exercent. Les gestes entrent dans la mémoire des corps par la répétition. Exercice de style physique, chorégraphie, grand art du geste qui fascine.

Un programme de situations codifiées s'enregistre. On fixe son attention uniquement sur la cible avec une efficacité telle que cet entraînement fournira pendant des années les marques du comportement souhaité. Ce ne sont pas des projectiles mais des images qui se projettent dans l'oeil des spectateurs.

Dans la scène qui suit, le rythme s'engourdit totalement. Plus un mouvement, juste un face à face avec les forces de l'ordre en faction. L'ennui nous gagne devant les corps du corps d'État figés, c'est bien naturel. Mais avec le temps qui passe, les choses se transforment. L'immobilité associée à la synchronicité ouvrent les portes d'un univers mystico-surréaliste. L'esprit des gardiens de la paix s'égare dans quelques considérations existentielles. Visiblement ces pensées fugitives ne sont pas de nature à rompre la digue qui protège le pouvoir d'État de la foule. Elles miroitent simplement, se glissent sous les tenues de combat qui recouvrent nos mutuels abîmes. La permanence de l'immobilité politique semble sauve.

Une Rupture. La dimension épiphanique de cette méditation théâtrale est soudainement mise en accusation. Le plateau se transforme en salle d'audience. Les acteurs de la pièce accèdent au rang d'accusés. L'objet retenu contre eux se dessine dans le pouvoir de fascination théâtrale compulsif et provocateur. Une fascination qui renvoie au trouble de l'ordre public. On ne peut sortir indemne du cercle d'influence créé par ce texte et les images mentales projetées dans le public qui tombe aussi sous le coup de la loi et doit recevoir sa charge d'accusation. La défense s'organise dans un déchaînement rhétorique où les effets de manche rappellent que les tribunaux et le théâtre sortent du même oeuf.

La mise en espace qui embrasse scène et tribunes saisit, dans ce passage proche de la farce, le matériau brut du procédé théâtral dans une série de focus où s'illustrent de manière interchangeable hommes de loi, acteurs et citoyens. Chacun existe en s'imposant dans l'âme du public. Seule la mise en lumière consacre le pouvoir de domination par l'effet de la merveille.

« La rapidité des mouvements et la succession précipitée des images nous condamnent à une vision superficielle et de façon continue », soulignait Kafka. Avec leur troupe, Olivier Saccomano et Nathalie Garraud mettent en œuvre une entreprise de destruction des rôles établis, perceptible dans la distribution des rôles multiples incarnés par les cinq comédiens. Dans le même ordre d'idée, *La Beauté du Geste* revisite le rapport au temps en forçant le public à regarder à l'intérieur de lui-même.

La pièce comporte néanmoins quelques longueurs et maladroites dans les articulations. Défauts stylistiques secondaires si on considère le fondement de cette aventure théâtrale et le risque artistique encouru. L'ambition de réexaminer les moyens du théâtre s'inscrit bien dans l'écriture et la mise en scène de cette création comme dans la prouesse des acteurs emportés dans un mouvement de constante renaissance. Le postulat de travail a consisté à ne pas situer l'adversaire à l'extérieur et à n'avoir recours qu'à sa propre force. Les faiblesses, la dimension laborieuse du travail, le risque de se perdre dans l'ouvrage relève d'une démarche d'honnêteté. Et au théâtre comme ailleurs, l'honnêteté est une nourriture qui disparaît, une énergie d'espoir magnétique comme un petit air de blues que l'on se met à fredonner dans la solitude du champ de coton.

Jean-Marie Dinh

Conception Nathalie Garraud, Olivier Saccomano **Scénographie** Jeff Garraud **Costumes** Sarah Leterrier **Lumière** Sarah Marcotte
Son Serge Monségu **Avec** Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz, Charly Totterwitz

critique

La beauté du geste

RÉGION ET TOURNÉE / THÉÂTRE DES TREIZE VENTS / D'OLIVIER SACCOMANO /
CONCEPTION NATHALIE GARRAUD ET OLIVIER SACCOMANO / MES NATHALIE GARRAUD

Création inaugurale de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, codirecteurs de la Compagnie du Zieu, nommés en janvier 2018 à la tête du Théâtre des 13 vents, Centre Dramatique National, *La beauté du geste* interroge le rapport que le théâtre entretient avec l'État. Les acteurs sont en première ligne.



Les acteurs Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz et Charly Totterwitz, alignés dans la peau des CRS du deuxième tableau.

© Jean-Louis Fernandez

À travers son titre, le spectacle évoque la beauté d'un geste accompli, adressé, quand le geste et la pensée ne faisant plus qu'un, la beauté est la marque de l'efficacité d'une pratique parfaitement maîtrisée. À cet égard, la part dévolue aux acteurs est énorme. Ils font littéralement la pièce, fresque en trois mouvements auquel le rapport entre le théâtre et l'État sert de fil rouge. En trois tableaux éclatés ou en trois rounds, la scène organisée de façon bi-frontale tenant du ring. À l'immersion dans une répétition théâtrale où les comédiens reprennent à leur compte la grande question de Vitez : « où en sommes-nous de la chaîne immémoriale des rôles ? » succède celle où les acteurs endossent le rôle de CRS à l'entraînement. Quant au troisième mouvement en forme de mise en abîme théâtrale, qui met en scène de manière farcesque le procès des protagonistes accusés/acteurs/CRS/témoins, il pourrait faire à lui seul l'objet d'une pièce à part entière.

Un maelström de jeux de rôles

La création présente, in vivo, une difficulté : celle de suivre le fil rouge qui unit les trois mouvements de la représentation, d'autant que certaines interventions peuvent apparaître comme des digressions. Sans doute faudrait-il resserrer le propos mais ne boudons pas notre plaisir. Les cinq acteurs qui tiennent de bout en bout cette *Beauté du geste* sont formidables. Leur talent, déjà sensible dans les deux premières séquences, éclate dans la troisième où

visiblement le plaisir de jouer prend le pas sur tout. Ils s'en donnent à cœur joie. Très sérieusement comiques, changeant de peau aussi rapidement que de costumes, Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz et Charly Totterwitz, tous membres de la troupe qui accompagne les créations de la Compagnie du Zieu codirigée par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, nous entraînent dans un maelström de jeux de rôles jubilatoire. Leur prestation est d'autant plus remarquable que leurs points d'appui côté scénographie sont minces et la bi-frontalité, légitimement retenue comme axe de mise en scène, à haut risque. Seule la bande son, très étudiée, leur offre une prise réelle pour conquérir le public, que la pièce s'emploie à désarçonner pour mieux le rendre actif.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

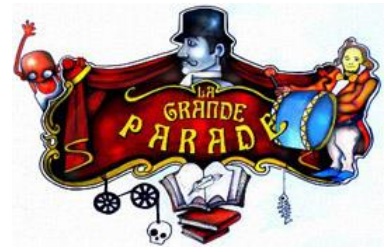
Théâtre des 13 vents, Centre Dramatique National de Montpellier, domaine de Gramont, 34965 Montpellier.

Du jeudi 3 octobre au vendredi 18 octobre 2019. Les jeudis 3, 10 et 17, les vendredis 4, 11, 18, les samedis 5 et 12, les mercredis 9 et 16, à 20h. Durée : 2h30. Tél. 04 67 99 25 00. Également. La Maison de la culture d'Amiens du 25 au 27 novembre 2019 ; les Halles de Schaerbeek, Bruxelles, du 5 au 8 décembre 2019 ; le Bois de l'Aune, Aix-en-Provence, les 23 et 24 janvier 2020 ; les Scènes du Jura, Lons-Le-Saunier, les 4 et 5 février 2020

saison 19-20

théâtre
des 13 vents centre
dramatique
national montpellier

date 8 novembre 2019
titre La Grande parade



La beauté du geste : « Le rôle du théâtre c'est de faire régner le théâtre. »

Écrit par Julie Cadilhac Catégorie : [Théâtre](#) Mis à jour : vendredi 8 novembre 2019 16:27 Affichages : 165



Par Julie Cadilhac - Lagrandeparade.com/ Des gradins pour les spectateurs et un dispositif scénographique bifrontal. Au centre, un espace blanc et vide, de chaque côté duquel quelques éléments de décors disposés esthétiquement et qui seront réutilisés pour les besoins de la représentation.

Les acteurs jouent des CRS, exécutent des exercices et des gestes simples, incarnations physiques de l'ordre à maintenir, d'une répression contenue et prête à se libérer si tout dérape...sauf que ce qui dérape, là, ce n'est pas ce qui leur fait front c'est à dire un public concentré, respectueux et silencieux mais leur pensée qui s'interroge sur le sens de leur travail et leur utilité, sur la notion même d'obéissance et la vacuité de leur

libre-arbitre.

Pas de provocation. On ne donne pas la réplique. » « Nous sommes des trous noirs. On garde la paix et le silence.

Glissement et échappatoire vers une séquence onirique où se présentent des figures d'un autre siècle, des images symboliques de la révolte et du chaos. Fumeroles, fantasmagorie..réveil en sursaut.

Coup de théâtre : débarque un représentant de la justice de l'Etat qui s'offusque. Ici l'on participe à une réunion condamnable où l'on se moque d'agents publics en train d'exercer leurs fonctions ! Magistrats, juges, greffière, tout est mis en place pour un procès extraordinaire où le théâtre est sur le banc des accusés ainsi que tous ceux qui s'y adonnent...

Commençons par un seul regret, la longueur de la première partie qui finit par être indigeste. Outre le fait que le procédé bifrontal rend parfois peu audible les propos des comédiens lorsqu'ils sont dos à vous, l'ambiance entre chien et loup inviterait à un somme...même si l'on comprend évidemment que l'on cherche à nous faire éprouver physiquement le Temps, avec lequel le CRS en faction immobile doit composer. Le monologue initial, également, gagnerait à être écourté - ou peut-être retravaillé scéniquement. On finit par ne plus entendre ce qui est formulé de manière - un peu - monocorde.

Toutefois, rendons à César ce qui est à César : lorsque le comique s'invite, le processus intellectuel choisi devient jubilatoire. Nathalie Garraud dirige sa troupe d'histrions avec intelligence et la pièce d'Olivier Saccomano, à la texture aussi drôle que philosophique, emporte l'adhésion du public qui est convié à une réflexion brillante sur le rôle du théâtre par le truchement d'une comédie désopilante où défilent une galerie de personnages truculents. Une « sorte de farce » où les comédiens ne cessent de s'échanger les rôles et d'invoquer sur le plateau la diversité et la pluralité des acteurs du Théâtre (directrice du théâtre, spectateur, comédien...).

Il faut y aller pour la grosse dame, le numéro de ventriloquie, les tendinites de la greffière, le joueur d'échecs russe, Jean-Luc Godard, Søren Kierkegaard, les rebondissements cocasses, le bègue touchant de bonne volonté...on rit beaucoup et l'on se heurte aux réalités tangibles, sensibles, augmentées, diminuées jusqu'à ce que la neige se mette à tomber dans le théâtre...ou presque !

Olivier Saccomano, Nathalie Garraud et leurs excellents comédiens invitent à réfléchir sur la mission et la responsabilité du théâtre. « Le geste n'est pas l'acte ». Au sortir d'une représentation, des images restent dans la tête, certes, mais de cette torpeur collective vécue, chacun continuera le cheminement selon son désir. « Le rôle du théâtre, c'est de faire régner le théâtre. » Qu'on se le dise !

CRITIQUES

THÉÂTRE

LA BEAUTÉ DU GESTE

Face à des manifestants invisibles, cinq acteurs reproduisent un *Désert des tartares* en version état d'urgence.



Le public est installé en mode bifrontal. L'action se passera dans un couloir qui évoque une rue. Car c'est dans la rue que tout se passe : la manifestation, lointaine et abstraite, mais vite fantasmée en émeute par les cinq acteurs incarnant des CRS. Le maintien de l'ordre commence par la mise à l'ordre de leur propre corps. On les voit s'entraîner, s'exercer, non sans maladresse, mais avec une application susceptible de les amener à s'affronter entre eux. L'atmosphère paranoïaque est entretenue par le décor, la lumière et une ambiance sonore sourde. Olivier Saccomano et Nathalie Garraud nous parlent du rapport à la contestation sociale, quand règne l'état d'urgence. L'essentiel repose dans l'appropriation du texte par les acteurs qui se superpose à l'intégration des consignes par les gendarmes. Cette



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

première partie prend son temps, au point qu'on s'agace des atermoiements de ces cinq-là, de leur manière de tourner autour du pot, d'écarter tout début de questionnement sur la nature réelle de l'ordre qu'ils défendent. La deuxième partie bascule dans la farce, reconstituant un procès où le public est pris à partie, accusé d'avoir semé le trouble lors d'une manifestation. Il faut saluer ici un théâtre politique qui traite directement de la répression policière, choix rare dans l'institution. Nathalie Garraud et Olivier Saccomano optent pour la complexité, en laissant au spectateur son individualité et la possibilité de construire une opinion. / YVES PERENNOU

texte Olivier Saccomano / **mise en scène** Nathalie Garraud / **avec** Motsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz, Charly Tatterwitz / **à voir** à Aix-en-Provence et Lons-le-Saunier